

FEATHERSTONE, Mike (Ed.). *Global culture : Nationalism, Globalization and Modernity*. Londres, Newbury Park, New Delhi, Sage Publications, 1990, 416 p.

Pierre-André Tremblay

Volume 23, numéro 1, 1992

L'effacement de la confrontation est-ouest et la remise en cause des alliances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702973ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702973ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1992). Compte rendu de [FEATHERSTONE, Mike (Ed.). *Global culture : Nationalism, Globalization and Modernity*. Londres, Newbury Park, New Delhi, Sage Publications, 1990, 416 p.] *Études internationales*, 23(1), 181–183. <https://doi.org/10.7202/702973ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

FEATHERSTONE, Mike (Ed.). *Global culture: Nationalism, Globalization and Modernity*. Londres, Newbury Park, New Delhi, Sage Publications, 1990, 416 p.

Ce livre est aussi un numéro spécial de la revue *Theory, culture and society* (vol. 7, nos. 2/3). Il est marqué par l'hétérogénéité inévitable des articles d'une revue. À ce titre, il serait exagéré de lui imposer la règle des trois unités qui avait été la marque du théâtre français classique. On ne retrouve donc dans les 24 textes qui le composent ni unité de lieu, ni unité de temps, ni unité d'action.

L'unité de lieu, d'abord. Les origines disciplinaires des contributeurs sont des plus diverses: sociologie, ethnologie, sciences politiques, économie, histoire, histoire de l'art, droit international, théologie. Chacun parle à partir de ses horizons intellectuels, qui n'ont souvent que peu à voir avec ceux des autres auteurs. Cela provoque quelques dialogues de sourds. Par ailleurs et sans doute plus grave, ils originent tous des pays centraux du système-monde (ce qu'on aurait appelé, il n'y a guère, les «pays capitalistes développés») alors que leur objet de réflexion remet fréquemment en question la pertinence de la hiérarchie entre le centre et la périphérie. On peut donc s'interroger sur des efforts de théorisation aussi aveugles à leur

propre source: l'absence de penseurs du «Tiers-monde» explique peut-être cet aveuglement d'une pensée qui voit des transformations mondiales et globales là où on n'assiste peut-être qu'aux difficultés d'une culture capitaliste provinciale essoufflée.

L'unité de temps, ensuite. S'il faut se demander s'il existe une culture globale qui soit le pendant symbolique de l'économie-monde capitaliste, on ne pourra la penser que sous la forme d'un processus, d'une dynamique par définition fluide et mouvante. Cela pose inévitablement la question de son rythme de constitution, de sa date d'origine et de sa capacité à intégrer (ou surpasser?) les cultures «locales» déjà en place. Il est normal que les avis diffèrent selon qu'on s'intéresse à l'exportation des modèles culturels occidentaux dans les pays anciennement colonisés ou à la création de tierces cultures nouvelles et d'emblée supra-nationales (décelables, par exemple, dans les codes juridiques régissant les organisations internationales). Chez certains auteurs, donc, le processus de globalisation est à l'œuvre depuis des décennies, alors que pour d'autres, il n'intervient que depuis une vingtaine d'années. Ces différences sont si grandes qu'on peut se demander si tout le monde parle bien de la même chose.

Enfin, on serait bien en peine de déceler chez les contributeurs une «unité d'action». Certains articles tentent d'élaborer une réflexion sur la modernité. D'autres cherchent à critiquer les théories en vogue, en général pour leur reprocher leur économicisme qui les pousse à ne pas accorder suffisamment d'importance à la

culture. D'autres décrivent de façon relativement empirique des comportements. D'autres mettent l'accent sur des processus sociaux et économiques déjà en marche. En conséquence, les notions de globalisation et de nationalisme, pourtant centrales à l'énoncé même du thème de l'ouvrage, reçoivent des acceptions fort différentes qui n'ont fréquemment en commun que de se retrouver enfouies sous le même vocable. Cela retire une bonne partie de leur pertinence aux débats entre les auteurs, qui occupent une part respectable de l'ouvrage.

Bref, ce livre n'a pas vraiment de tonalité, ce qui est normal dans un numéro de revue, même thématique. On peut cependant y retrouver certains leitmotivs intéressants. Le premier est l'importance très grande accordée aux travaux d'I. Wallerstein. Que ce soit pour s'y opposer, pour en proposer une version plus «à jour» ou pour s'en inspirer, presque tous les auteurs doivent se situer par rapport à eux. Or, comme on le sait, les recherches de Wallerstein et de ses collaborateurs traitent (au moins en leur première mouture) essentiellement d'histoire économique. La référence qui y est faite laisse donc présager qu'une bonne part des articles cherchent à situer la culture dans ses relations avec les autres aspects (dimensions? instances? facettes?) de l'organisation sociale. On peut y voir le deuxième thème général de ce livre. Malheureusement, il est aussi le plus discordant, la notion de culture n'étant guère passible d'une définition consensuelle.

Le troisième point où se retrouvent les participants relève du rapport que la culture, quelle que soit la façon

dont on la définit, entretient avec les structures étatiques. Si les auteurs ne s'entendent guère sur l'idée d'une «détermination en dernière instance» du symbolique par l'économique, tous estiment cependant que l'imposition de formes culturelles a des conséquences politiques telles qu'à notre époque, l'État prend partout en charge la constitution de ces formes. C'est d'ailleurs à ce moment qu'on peut parler du nationalisme qu'annonçait le sous-titre de l'ouvrage. Pour le reste, les auteurs sont plus préoccupés à réfléchir sur la reproduction de l'ethnicité qu'à situer les mouvements nationalistes sur la scène globale.

Enfin, les divers penseurs ayant participé à cet ouvrage semblent s'entendre pour dire que la modernité est le nom qu'il faut donner à la culture occidentale telle qu'elle se répand sur toute la planète. Le retour de cette version *new age* de la théorie de la modernisation ne laisse pas de surprendre. On croyait avoir tout dit, dans les années soixante, sur la linéarité et l'ethnocentrisme que recèle cette vision du changement social. Voilà pourtant qu'elle réapparaît, et pas seulement chez les penseurs frappés par les manies langagières de la pensée «post-moderne» (dont ce livre contient d'ailleurs quelques beaux exemples).

Les raisons de ce retour semblent claires. L'échec du socialisme «réellement existant» et l'apologie de la pensée libérale qui l'accompagne semblent avoir réduit l'espace discursif à sa plus simple expression. Désabusés de ce qui se posait comme le principal modèle alternatif au capitalisme, déçus par les dérives du tiers-mondisme, les intellectuels ont de la difficulté à cerner ce qui pourrait leur permettre

d'exercer cette pensée critique qui est leur vocation et leur métier.

La pensée «modernisante» qui apparaît dans ce livre n'est pas une simple redite semblable à celle qui l'avait précédée dans les années cinquante: elle n'est pas si ouvertement conservatrice. Cependant, dans la confusion qu'elle entretient entre la culture globale et la culture capitaliste, dans son recours à un idéalisme plus ou moins avoué, dans un provincialisme qu'elle a de la difficulté à dépasser, elle s'en montre l'héritière.

On trouve réunis dans cet ouvrage quelques-uns des penseurs les plus importants et originaux de l'heure. Sa lecture est donc à conseiller, mais on peut prévoir que l'expérience en laissera plusieurs insatisfaits.

Pierre-André TREMBLAY

Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

SINGER, David J. *Models, Methods, and Progress in World Politics*. Boulder, Westview Press, 1990, 314 p.

Les livres sont les habitats naturels de la pensée humaine. On y engrange des conceptions, des outils d'analyse, des découvertes certes, mais également, cachés en ces recoins moins éclairés de l'édifice, des croyances et des mythes que l'on ne saurait montrer aux visiteurs... La maison intellectuelle de David Singer est belle et vaste, témoignant en cela de la longue et riche carrière du maître du logis. La majorité d'entre nous y a déjà jeté de furtifs coups d'œil et certains s'y sont même installés à

demeure. Ces derniers la connaissent si bien que ce livre ne leur est pas à prime abord adressé. Il n'est en effet pas question, dans ce livre, d'ajouter quoi que ce soit à l'édifice mais bien d'en proposer une visite aux lecteurs qui n'auraient pas la bonne fortune de connaître l'œuvre de David Singer. Ce livre est donc une anthologie des principaux écrits de son auteur. Sur une carrière s'échelonnant sur plus de trente ans, notre regard ne portera, dans ce livre, que sur des articles écrits entre 1977 et 1989, à trois notables exceptions près. C'est dire que pour qui veut relire les premiers textes de Singer, il faut retourner à des collections antérieures à celle-ci (*Correlates of War I: Research Origins and Rationale*, New York, Free Press, 1979). D'autre part, le choix des articles est orienté moins vers une présentation de récents résultats de la recherche sur les conflits que vers une réaffirmation des fondements moraux, épistémologiques, théoriques et méthodologiques appuyant les recherches menées par Singer. À cet égard, il n'est pas inimportant de rappeler que cette publication survient dans le contexte «théorique» bien particulier de la remise en question de la science positive des relations internationales (voir le numéro spécial d'*International Studies Quarterly*, septembre 1989). Réaffirmant le credo scientifique, cet ouvrage fera dire aux uns qu'il s'agit là d'une contribution essentielle à l'actuel débat qui anime les théoriciens des relations internationales, alors que d'autres n'y verront qu'un chant du cygne, compréhensible dans les circonstances, mais n'en exhalant pas moins un lourd parfum d'autrefois. Lecteurs et lectrices, comme toujours, seront bons juges.